Document généré le 15 juil. 2025 16:15

Brèves littéraires

Élisabeth

Claudine Paquet

Numéro 55, printemps 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5065ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paquet, C. (2000). Élisabeth. *Brèves littéraires*, (55), 161–166.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CLAUDINE PAQUET

Élisabeth

Je regarde ma douce, mon amour... Elle est blanche. Anormalement blanche. Sa peau a toujours été pâle mais ce matin, un voile de mort la recouvre. Ses bras immobiles reposent sur son ventre qui ondoie à chaque bouffée d'air insufflée par le respirateur. Ses cheveux blonds poussent sur son crâne rasé depuis presque un mois. Une large cicatrice monte le long de sa tête. Lorsqu'elle ouvre les yeux, je me perds dans la profondeur de ce gris. L'égarement émerge de son regard transparent. Elle ne me reconnaît pas. Je suis comme la chaise, le meuble, une partie du décor ou peut-être, rien du tout. Pendant quelques minutes, elle regarde le plafond puis retourne dans son monde artificiel.

Je caresse une parcelle de sa peau de lait qui n'est pas rattachée aux fils des appareils la maintenant en vie. Branchée, elle survit. Couchée dans ce lit des soins intensifs, elle expire en échappant parfois un petit son, comme elle le faisait avec moi. Je voudrais partager avec elle, n'importe quoi, ne serait-ce qu'un bonjour, qu'un sourire. Nous avons vécu tant de choses ensemble : des rires, des mots, des tourments et des confidences. Mais ce matin, comme tant d'autres matins, je ne peux rien faire pour Élisabeth qui semble avoir perdu son nom, son passé, son avenir.

Je conduisais la voiture. Elle voulait prendre le volant mais j'ai refusé ; elle avait bu plus que moi. Chez Karen et Anne, nous avions dansé presque toute la nuit. Elle adorait se trémousser sur des airs de rock et de rap. Je revois ses longs bras remuer langoureusement comme ceux d'une pieuvre. Nous avions fini la soirée par un *plain*, bien enlacées. Avec ce groupe d'amis, nous n'avions plus à cacher notre attirance. Nous sommes parties les dernières. La route noire zigzaguait devant mes yeux fatigués. Élisabeth avait cessé de me parler. La tête tournée vers moi, elle s'était endormie.

Je me suis réveillée à l'hôpital, au beau milieu d'une grande salle blanche où un médecin me recousait le front. Il me répondait par des mots imprécis.

— Ne vous inquiétez pas, Carole. Votre copine Élisabeth est sous nos soins.

Une infirmière s'approche. Je retourne à mon fauteuil silencieux, au fond de la chambre de mon amie.

— BONJOUR, MA BELLE ÉLISABETH !

— ...

J'imagine que ces mots arrivent à elle comme des gifles tant ils sont prononcés fortement. J'imaginais ce département des soins intensifs très paisible. Les va-et-vient des intervenants, leurs discussions sur tout et rien me surprennent. S'apercevront-ils qu'elle souffre s'ils ne cessent de jaser entre eux ? Tant que je

pourrai rester auprès d'elle, je le ferai. Je la bercerai de sourires et de mots d'encouragement même si elle ne les entend plus. L'aimer encore et toujours.

— Élisabeth, on va te changer de position. AÏE ! VIVIANE, VIENS ICI, ON VA LA TOURNER.

Ensemble, les deux infirmières la tournent sur le côté.

— Tu es confortable ?

— ...

Quelques minutes plus tard, Élisabeth s'endort dans toute sa pâleur. Je reste là, à compter mes silences.

* * *

— Élisabeth, c'est papa. C'est dimanche aujourd'hui. Il fait très beau, environ vingt-cinq degrés. Tu sais quelle nouvelle ? Mon oncle Sam a gagné cent mille dollars à la loterie. Il est fou de joie. Et tu devrais voir ta tante Pierrette, elle est complètement chavirée. Elle parle de voyage, de maison neuve. Et tu sais quoi ? Ils m'ont dit que si nous avions besoin d'argent pour de l'équipement spécial quand tu sortiras de l'hôpital, ils en ont pour toi. Réveille-toi, ma grande. On a besoin de toi...

— ...

— J'ai pensé à toi en cuisinant un pâté mexicain comme tu l'aimes. Tu en prends toujours deux fois en répétant que c'est bon. Si tu es d'accord, je t'en ferai un... quand tu...

— ...

— Si tu m'entends, ouvre les yeux, ma belle. Fais ça pour moi.

— ...

— Lorsque tu sortiras, on invitera Carole à la maison pour souper. On en a beaucoup parlé, ta mère et moi, et on regrette de t'avoir compliqué les choses. On acceptait mal ton..., ta..., ta vie pas comme la nôtre. Mais là, on comprend. Pardonne-nous d'avoir été durs avec toi.

— ...

Ma fille immobile n'a plus de lumière dans le fond de ses yeux. Elle fixe le néant, nage dans le vide. Je l'embrasse délicatement sur le front. Un froncement de sourcils se dessine sur son visage blafard. Son pouce bouge un peu. Je saisis sa main chaude, lui demande de serrer le poing. Ses doigts flasques retombent mollement sur le drap blanc.

— Élisabeth ! Élisabeth ! Réponds-moi, c'est papa. Serre ma main, vas-y !

Elle ne bouge plus. Depuis un mois, je prie le Seigneur pour qu'il anime le corps de ma cadette. Impuissant, je retourne m'asseoir dans le fauteuil. J'ouvre mon livre, tente de lire quelques lignes d'un roman d'espionnage. Mes yeux reviennent sans cesse sur les mêmes lignes. J'oublie ces mots inutiles qui s'étalent devant moi.

Je vais à la cafétéria boire un café. La vie de ma fille défile sous mes yeux, sa frimousse ronde des premières années, ses deux couettes très blondes et l'éclat de son rire égayant la maison. Des souvenirs de son adolescence me reviennent douloureusement. Élisabeth s'affirmait avec révolte et faisait éclater les tabous à notre grand désespoir. Une fois la crise traversée, elle est partie. Visiblement sereine et confiante, elle nous a embrassés sur les joues. Un nuage de grande liberté flottait au-dessus d'elle.

À mon retour, mon bébé baigne toujours dans la même inertie. Je m'approche d'elle silencieusement. Comme si elle avait senti ma présence, elle ouvre les yeux, me regarde vaguement. Et si elle me reconnaissait mais ne voulait plus me parler ? Et si son inconscience traduisait sa rancune à mon égard ? J'aurais dû accepter sa différence, sa marginalité. Trop de fois, je l'ai rappelée à l'ordre comme si la vie n'offrait qu'une route, comme si le bonheur obligeait à emprunter le chemin le plus fréquenté. Rempli de remords, je la salue et lui dis que je reviendrai demain.

* * *

Nous revoilà réunis : l'amie et le père. Élisabeth est toujours inconsciente. Ses joues se sont creusées pendant les deux dernières semaines. Aucun signe de guérison ni d'éveil. Le médecin a perdu espoir. Ce matin, à bout d'espérance et de prières, nous lui disons au revoir. Nos mains caressantes assistent à son dernier souffle. On débranche. Son thorax redevient plat, ne se gonfle plus de ce vent emprunté aux appareils. Nous essuyons nos joues et sortons de la chambre.

— Carole, tu veux venir souper avec nous, à la maison ?

— Euh...

— On a cuisiné un pâté mexicain, le plat préféré d'Élisabeth... Ça nous ferait un grand plaisir que tu acceptes...